

## Le violoncelle du parc

La lune finissait sa course, mangeant de sa laiteuse lumière l'aube naissante. Çà et là, la faune noctambule poussait ses derniers cris, merles et passereaux lançaient leurs trilles à la lumière du jour et déjà colombes et bisets roucoulaient d'aise se chicanant les places les plus hautes sur les branches d'un grand chêne. L'horizon rougissait tendrement dans des roses et violines prometteurs d'une froide et belle journée.

Il était temps de pousser la grille rouillée retenue par une chaîne usée donnant illusion d'une fermeture. Elle fit inmanquablement chanter ses gongs d'une plainte aigrette. Le parc paraissait presque abandonné, par ci par là un massif de rosiers qu'une main humaine avait taillé rompait le fouillis de ronces, de lianes et de lierres qui rampaient ou s'agrippaient aux premières branches les surplombant. Ils formaient un rideau tel les cordes d'une harpe gigantesque laissant filtrer les premiers rais de l'aube.

Au détour du sentier apparut une clairière circulaire entourée d'une haie de charmes taillés, le contraste était saisissant. L'herbe y était coupée assez rase, le parc était donc entretenu, ce que l'on ne pouvait soupçonner de l'extérieur. Je retenais mon souffle, il régnait une ambiance angoissante, le silence quasiment total n'étant rompu que par les bourdonnements d'abeilles en quête du nectar. Je restais au milieu, embrassant ce théâtre de verdure du regard. Sortant d'on ne sait où, une femme en robe longue de lin blanc, les épaules découvertes, s'assit sur un granit taillé couvert de mousse que je n'avais pas remarqué, tant il se fondait dans la charmille. Elle extirpa un violoncelle du rideau et le caressa de son archet, elle portait une couronne de roses blanches qui retenait en arrière sa longue chevelure noire. Comme ignorant ma présence, elle joua le prélude de la première suite en sol majeur de Jean-Sébastien Bach. L'enchantement était total, irréel, j'étais là pétrifié, comme ignoré, car elle ne levait pas les yeux de son instrument. Sa concentration devait être totale, cependant elle esquissait un léger sourire, était-ce la musique qui le provoquait, où voulait-elle me dire qu'elle avait connaissance de mon être et s'amusait de ma surprise.

Quand elle eut terminé au bout de quelques minutes son morceau, elle s'éclipsa de la même manière qu'elle était apparu sans me porter la moindre attention. Revenu de ma surprise, je fis un geste en sa direction, ouvrit la bouche pour lui signifier le bonheur qu'elle m'avait donné ; mais elle avait disparu. Ma présence n'étant pas officielle dans ces lieux attendant

à cette mystérieuse propriété privée complètement dissimulée par la profondeur de cet immense parc. J'hésitais à franchir le rideau feuillu, néanmoins curieux je cherchais à écarter les branches pour trouver le passage mais à ma grande surprise je découvris que ce n'était qu'un immense décor, un gigantesque trompe-l'œil. Il devait bien se trouver un passage dissimulé, je tâtais, poussais, rien de mobile. Je voulus m'asseoir sur la pierre, elle aussi n'était qu'un décor. Avais-je rêvé, mille incertitudes encombraient mon esprit. Le soleil avait pris possession de l'espace, il réchauffait doucement l'atmosphère. Je réfléchissais, il y a quelques minutes une femme jouait bien du Bach dans ce lieu, je consultais ma montre, le temps s'était bien écoulé, c'était ma seule certitude. Je parcourais des yeux la limite supérieure du décor, la duperie était parfaite, les arbres en arrière se mêlaient au décor et accentuaient l'illusion. En me retournant vers l'endroit par où j'avais pénétré, je fus intrigué par un éclat lumineux, un rayon se reflétait, c'était une optique. En m'approchant je distinguais en hauteur, fort bien dissimulé, un projecteur.

En franchissant l'entrée, j'avais déclenché le mécanisme, une cellule démarrait la mise en route du projecteur et de l'hologramme ; j'avais compris, mais grande était ma déception, cette magnifique interprète qui m'avait subjugué n'était qu'un rêve construit par autrui. Voilà mes illusions perdues, j'aurais tant aimé lui dire combien j'aimais ses gestes, sa beauté, sa grâce, son interprétation. Je repris le chemin du retour et en refermant la grille derrière moi, qui d'ailleurs ne chuinta pas, je me jurais de ne plus franchir les portes de ces jardins mystérieux que probablement hantait Lewis Carroll.

A.D 10/03/2013